

L'ABELLE.

IMPRIMERIE TOUS LES JOURS, PAR E. DUBOIS.

NOUVELLE-ORLÉANS.

Samedi, 26 Avril 1828.

FRANCE.

Les élections ont fait évanouir l'espoir que le parti jésuitique avait fondé sur nos divisions: il se flâte de les voir renaitre dans le sein de la chambre. Il cherche à rallier les rangs des députés du côté droit autour du vieux drapeau de l'ancien régime, en agitant de l'autre côté le drapeau presque aussi vieux de la révolution. Qu'ils se rappellent, dit la Gazette, que les idées fortes sont destinées à entraîner les hommes faibles (les nouveaux ministres), et que les hommes qui ont des principes finissent dans les assemblées par maîtriser ceux qui n'en ont pas. Qu'ils marchent dans la ligne de ces principes sans regarder si le ministère les suit, et le ministère les suivra.

Les nouveaux ministres sont menacés par leurs prédécesseurs d'une prochaine dissolution, s'ils cèdent aux conseils de la modération et aux séductions de la faveur publique. Déjà ils sont mis au rang de ces êtres neutres qui appellent à eux toutes les exigences sans jamais les contenir, et qui, ne pouvant trouver le repos dans l'inaction, sont cependant hors d'état de faire un pas sans se dissoudre.

C'est en effet le sort qui attendrait le ministère, s'il tardait encore long-temps à prendre une résolution ferme et franche. Reste à savoir s'il lui convient de suivre les conseils et les exemples de ces hommes qui n'ont pu rester au pouvoir en sacrifiant à leur ambition jusqu'à leur propre liberté, et qui sont tombés chargés des malédictions publiques.

HAVRE, 14 Février.

Un négociant français, demeurant à Baruth, fait un tableau lugubre de l'état du commerce et de la situation des Chrétiens dans ces lieux. Les Turcs exaspérés sont remplis de soupçons contre nous, et les liens d'amitié et d'hospitalité qui s'étaient établis avec tant de difficultés, entre les francs et les naturels, sont malheureusement à la veille d'être brisés. Le consul anglais, avec sa famille et une partie de ses recommandés s'est mis en sûreté, et nous, Français, nous restons presque seuls. En attendant, les pirates grecs ont fait un désert de cette mer, et notre port, jadis si florissant et si peuplé, ne contient aujourd'hui que deux petites barques. Le trafic de la soie avec l'intérieur est interrompu, à cause de l'effroi qu'on éprouve de venir jusqu'à la mer; ce qui nous force de faire 8 à 10 lieues d'un chemin fatigant dans les montagnes pour pouvoir faire quelques transactions. C'est un état de choses vraiment ruineux.

Le Roi, sur le rapport du Ministre des finances, vient de rendre une ordonnance qui détermine la classification des services dont la direction est confiée à ce Ministre; et arrête la répartition du travail entre les divisions administratives qui composent ce Ministère.

FEUILLETON.

UNE HEURE A PARIS.

J'occupe une des mansardes des Tuileries, peut-être la même où le brave Drouot, au retour de l'île d'Elbe, vint déposer son épée incorruptible et son frac poudreux et râpé. Je pense aux derniers maîtres qu'ont recelés les fastueux salons du rez-de-chaussée et du premier étage, et je m'estime heureux de n'être logé qu'à l'attique. Cependant la nouveauté de ma situation, les rayons du soleil éblouissant qui arrivent jusqu'à moi à travers les maronniers superbes des Champs-Élysées, la brise du soir qui m'apporte, avec les exhalaisons embaumées des parterres, le bruit lointain des chars, et le murmure d'une vaste multitude rassemblée sous mes pieds par le plaisir, l'ambition ou la curiosité. Tout cela m'inspire une inquiétude vague, un besoin indéfinissable d'émotions et d'idées.

Je voudrais m'emparer de toute la nature.

Ma mansarde me paraît encore trop peu élevée; et d'un saut, me voilà perché sur le comble du pavillon de Flore. Quel spectacle se présente tout-à-coup à mes regards! Devant moi se déploient les somptueux jardins des Tuileries avec leur population de statues, de diplomates, d'officiers et de belles; leurs arcades de verdure, leurs bassins, leurs jets d'eau, leurs terrasses magnifiques, et les Champs-Élysées qui prolongent au loin la perspective. A ma droite, au centre d'un carré de palais, s'élève la colonne d'Austerlitz surmontée du drapeau de Bouvines et de Fontenoy; et la même brise qui agit cette antique et royale bannière, ne dédaigne pas de faire tourner les moulins qui décorent le mont de Mars ou des Martyrs. Si mes yeux se reportent à gauche, ils s'arrêtent avec plaisir sur les eaux verdâtres de la Seine, resserrées par des quais superbes, dominées par des ponts d'une exquise élégance, et bordées d'édifices dignes de l'ancienne Rome. Les palais du Corps Législatif, la Chancellerie de la Légion d'Honneur, l'hôtel des Monnaies, l'Institut, m'apparaissent successivement, et l'Élysée consacré aux défenseurs de la patrie, élève sa coupole dorée à travers les vapeurs qui couronnent cette vaste métropole. J'aperçois à ma maison où s'est terminée la carrière bruyante et agitée de Voltaire; et plus loin, en arrière, cette montagne d'albâtre qui plane sur tout Paris, c'est le Panthéon de la France, cet azile des "morts immortels", où les cendres de Voltaire, de Rousseau, de Mirabeau et de tant d'autres illustres n'ont pas même trouvé le repos. En remontant le cours de la Seine, j'aperçois

cette galerie célèbre, où la munificence d'une grande nation a rassemblé les chefs-d'œuvre de tous les arts et de tous les temps. Voilà la fenêtre d'où le pariaide Charles traita de ses mains royales sur les malheureux huguenots. Ce pont neuf, déjà vieux, porte encore le piedestal de la statue

Du seul Roi dont le peuple ait gardé la mémoire; statue qu'une populace en délire a remplacée par les ignobles images des Robespierre et des Marat. Que de réflexions profondes, que de leçons salutaires sont inscrites sur chacun de ces monuments!

Suspendu, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre, seul au-dessus de cette multitude animée et bruyante, qui représente l'élite et la lie du genre humain, une rêverie pleine de charmes s'est emparée de mon âme; je m'enivre de méditations, d'espérances et de souvenirs... tout-à-coup une main profane s'appesantit sur mon épaule; une bouche indiscrète me demande ce que je pense de cette peinture... a dieu, mon rêve! adieu, jeunesse et noble France! Ce que j'ai vu n'est que l'illusion produite par un pinceau habile; mais j'ai passé une heure à Paris.

Amis lecteurs, je vous l'assure, vous ne sauriez mieux employer votre temps. Une illusion semblable vaut bien celles qui tourmentent notre misérable existence, et que vous et moi sommes souvent assez bêtes pour regarder comme des réalités. Illusoire ou non, le plaisir est toujours le plaisir. Quant à moi, je remercie les aimables imposteurs qui veulent bien me tromper comme les Barker et les Vanderlyn; et je retournerai aussi souvent que possible, passer une heure à Paris.

SALLY.

(L'histoire suivante qui n'est que trop vraie, a été, il y a quelques années, consignée dans les papiers-anglais.)

De toute les passions, l'amour est sans contredit la plus séduisante; elle n'offre, sur-tout aux yeux de la jeunesse, que des plaisirs, des enchantements, et nos livres ne contribuent pas peu à nourrir cette illusion si pernicieuse; nos romans ne peignent que la douceur d'aimer et d'être aimé; la même erreur nous attend au théâtre nous n'entendons retentir partout qu'un hymne en l'honneur de l'amour; cependant n'est-ce pas un des devoirs de l'homme éclairé qui s'occupe du bonheur de ses semblables, de leur montrer la vérité dans tout ce qui leur est relatif? Le prestige par lui-même n'est point condamnable; Et dans quels égarements, dans quels malheurs nous jette la sensibilité mal dirigée! Que souvent elle devient funeste à la vertu au repos, à l'honneur, à la vie même!

Ce sont les jeunes personnes principalement que j'invente à lire avec attention l'anecdote suivante: elles y verront l'amour tel qu'il est, et dépourvu de tout ce charme flatteur que lui prêtent des mensonges ingénieux; elles apprendront en un mot à ne point céder aux saillies de leur cœur, sans l'aveu de leurs pères.

L'amour anglais, est peut-être celui qui entraîne le plus d'inconvénients et de désordres, ainsi qu'il a le plus d'énergie et de caractère. Il y entre de cette profondeur, qui marque toutes les impressions de ce peuple, et le dispose à la mélancolie; le moindre sentiment prend en lui la teinte et les transports de la passion; ce fut cette malheureuse facilité à se laisser dominer par un penchant impérieux, qui causa la perte de Sally.

Fille d'un riche négociant de Londres, elle avait été élevée avec le fils d'un des amis de son père. Les deux enfants conquirent en quelque sorte l'amour dans leurs premiers jeux. Les pères ont presque toujours les yeux fermés sur ces inclinations naissantes. Ceux de Sally ne s'aperçurent point d'une espèce de sympathie qu'ils auraient dû détruire dans son origine. La fortune bornée de Stanley (c'est le nom du jeune-homme) ne lui permettait guère d'aspirer à la main de Sally, regardée comme un des meilleurs partis de l'Angleterre; malgré ces obstacles, leur tendresse ne fit que croître et se fortifier avec l'âge.

Sally avait le caractère encore plus mélancolique que ne l'ont ordinairement ses compatriotes. On doit donc s'attendre à toute la violence du funeste penchant qui la tyrannisait. Elle aimait d'autant plus vivement, qu'ayant reçu une éducation cultivée, elle était contrainte de se soumettre à toutes les obligations auxquelles, son sexe est nécessairement asservi; il fallait que son extérieur démentit sans cesse le trouble ou plutôt les orages continuels de son âme.

Une sorte de fatalité voulut que Stanley donnât à sa jeune maîtresse quelques sujets de jalousie. On ne sait s'ils étaient fondés; il n'est point de traits légers pour un cœur sensible; la moindre atteinte est une blessure profonde. Sally eut la force de dissimuler queque temps, et de dévorer ses chagrins; elle se contentait de laisser tomber des pleurs dans son sein; sa douleur vient à éclater. Elle se plaint avec douceur; et dit enfin à son amant: Vous savez, Stanley, que je vous aime, et que je n'aime que vous. Si vous continuez à voir Miss Jenny, je ne vous le cache point vous serez la cause de ma mort.

Stanley n'hésita point à prodiguer tous les sermons pour rassurer la trop sensible Sally. Mais soit qu'il eût moins de tendresse que la jeune personne, soit que ces reproches lui parussent entièrement injustes, il ne tint point sa promesse: il continua ses visites dans la maison de Miss Jenny.

Sally en est instruite: elle ne fait point entendre la moindre plainte, et affecte une tranquillité dont Stanley, s'il avait aimé comme Sally, eût aisément pénétré la dissimulation. Cette malheureuse fille nourrit en secret un sombre desespoir. L'œil de la nature fut plus clairvoyant que celui de l'amour. Les pères de Sally, à

qui elle était chère, surprisent l'agitation qu'elle éprouvait. Ils lui en demandèrent la cause. Elle garda un silence obstiné; sa mère même ne put l'engager à lui ouvrir son cœur; on observa seulement qu'elle avait les yeux égarés; il lui échappait des soupirs; elle cherchait à repousser ses larmes.

Elle vient un soir, selon l'usage de son pays, recevoir la bénédiction de son père et de sa mère; elle les embrasse, retourne plusieurs fois dans leur sein, ne saurait s'en détacher qu'en gémissant. Sa mère allarmée, lui fait de nouvelles questions. Sally ne répond que par des pleurs; ses pères persistent à l'interroger; elle se rejette sur une tristesse involontaire qu'elle ne peut vaincre, et les quitte enfin comme enveloppée dans un chagrin ténébreux.

Le tendresse maternelle est la plus inquiète de toutes. La mère de Sally, tourmentée toute la nuit de l'état où elle avait laissé sa fille, ne peut résister à l'impatience de la voir. Le jour avait paru à peine, qu'elle se lève pour courir à elle; son mari s'efforce de la retenir. — Vous ne vous apercevez donc point que notre enfant n'est point dans une situation ordinaire? Sally renferme quelque sujet de tristesse que je veux absolument pénétrer; (Le père prétend que ce sont des alarmes sans fondement) une mère ne saurait s'abuser. Aussitôt elle sort avec précipitation. Quel affreux spectacle la frappe! Elle trouve sa fille étranglée à une colonne de son lit, avec un papier sur sa poitrine, où étaient écrits ces mots: *For love, pour l'amour*. Cette malheureuse femme tombée d'abord sous ce coup terrible, se relève, vole à sa fille, dans l'espérance qu'on pourrait encore la secourir; elle appelle son mari, ses domestiques; tous ses soins sont inutiles. Il y avait cinq ou six heures que l'infortunée s'était détruite.

Le bruit de cette mort parvint bientôt à Stanley; il s'élança vers la chambre de Sally, en s'écriant: C'est moi... c'est moi, qui suis son assassin! Il se jette sur son corps, l'arrose de ses larmes, poussé des cris affreux. Les pères de Sally arrachent Stanley de dessus le cadavre; le père croyant en effet qu'il était le meurtrier de sa fille, s'abandonne à sa fureur, et foudrille l'épée à la main sur le jeune homme, qui ne se met point en défense; et reçoit un coup mortel. Oui, poursuit-il; je suis le bourreau de Miss Sally, et je reçois grâces au Ciel de la suivre dans le tombeau!

Stanley raconte alors tout ce que la famille avait ignoré jusqu'à ce moment. Lorsqu'on vint à savoir qu'il n'a pas porté la main sur Sally, on veut lui donner du secours. Non continué-t-il, je n'abandonnerai point de votre humanité, tout ce que j'en attends, c'est de hâter, s'il se peut, le moment de ma mort; j'ai causé celle de votre fille, de tout ce que j'adorais! C'est moi qui l'ai immolée, en ne l'aimant pas autant qu'elle le méritait; mes imprudences si coupables ont excité sa jalousie. Je meurs avec plaisir de vos coups! J'implore un seul bienfait de votre compassion: qu'il me soit permis de rendre mes derniers soupirs à côté de Miss Sally!

Le père et la mère en pleurant, traînent le jeune homme auprès de leur fille. Il prend une de ses mains, la porte à sa bouche, et expire en disant: O ma chère Sally! est-ce assez de mourir pour toi?

COUPLETS DE CIRCONSTANCE,

Faits à l'époque de l'élection de Mr. C..., et applicables à celle de Mr. H....

Air: C'est l'Amour, l'Amour &c.

C'est la Cour, la Cour, la Cour,
Qui fait la barbe à la ville,
Et la ville à son tour,
Fait la barbe à la Cour.

D'où vient cet acte téméraire,
Cet abus d'une autorité?
Narguant le Recorder, le Maire,
Et la municipalité?
Qui prétend que la Chambre,
Ou corporation,
Ne pourra d'aucun membre
Juger l'élection?...
C'est la Cour, la Cour, &c.

La loi donne au Conseil de Ville,
Le droit de juger les élus;
Déclarant tout juge inhabile
A rien décider là-dessus.
Qui veut à toute force
Aller contre ce droit?
Entre l'arbre et l'écorce
Qui vient mettre le doigt?
C'est la Cour, la Cour, &c.

[Nous nous dispensons de publier les autres.]

Mr. Pierre Derbigny sera soutenu, à la prochaine élection de Gouverneur, par un grand nombre d'électeurs.

[Nous sommes autorisés à annoncer Mr. E. Warré à la place de Représentant au Congrès, à la prochaine élection.]

TICKET DE L'ADMINISTRATION.

Manufactures domestiques—Améliorations internes

ELECTEURS D'ADAMS.

JAMES VILLERE—De St. Bernard,

A. LEBLANC—De l'Assomption,

C. BUSHNE—De l'Est Baton-Rouge,

N. DELOUET—De St. Martin,

B. MORRIS—Natchitoches.

PANORAMA DE PARIS.

Ce spectacle intéressant sera ouvert au public, aujourd'hui à midi. 26 avril

Mairie de la Nouvelle-Orléans.

Le prix de la farine fraîche étant aujourd'hui de \$4 3/4 le baril, d'après le tarif les boulangers devront donner, pendant la semaine prochaine, CINQUANTE onces de pain pour un escalin. Nouvelle-Orléans, 25 avril 1828.

J. Roffignac, Maire

26 avril

DEMANDE.

UN élève en pharmacie bien recommandé, trouverait à s'employer en s'adressant au bureau de cette feuille. 23 avril.



Nouvelles Maritimes.

PORT DE LA NILE-ORLÉANS.

Expédiés.

Navire Hero, Fell, Liverpool.

Taylor, Grimshaw et Sloane.

Brick Eunice, Stevenson, Lagaira,

Brick Orbit, Green, Philadelphie,

Brick Montpellier, Vose, Philadelphie,

Goel. Annette, Nartigue, Taspan, (Mexique),

J E Jolly.

Arrivés.

Bateau à vapeur Integrity, d'Opelousas, avec

45 balles coton à Planché et Courcelle, 17 à N

Benoit, 8 à Tolédo et Gaillard—22 pas.

Le bateau de remorque Favorite, Harston, du

Détour des Anglais, avec la goélette des Etats-

Unis Shark, de Pensacole, et le brick Waldo,

Jordan, 21 jours de Boston, sur lest, et à la

consignation du capitaine. Il a parlé au brick

Neptune, le 16 sur les bancs de Bahama, parti

de la Providence depuis 15 jours pour ce port,

parlé à la goélette Vassal, Williams, en 18 jours

de la Vera-Cruz pour la Havane, manquant de

biscuit et d'eau; le Waldo leur en a fourni, il

est passé plusieurs passagers du bâtiment de la

Vera-Cruz sur le Waldo.

Entrés.

Navire Huntress, Shepherd, N.-York, sur lest.

Goel. Fair American, Patker, en 5 jours de St.

Yago à J W Zacharie et co. avec 180 peaux aux

consignataires, 84 à B Morton, \$8,000 et 2 moutons

à ordre—9 passagers—Elle rapporte que la

goélette Albion devait partir pour ce port au

premier vent.

Arrivés au bassin.

Goel. paquebot Sun, Léeche, de la Mobile, avec

la malle des E. U.

Goel. paquebot Orleans, Monro, en 30 heures

de la Mobile, à J Payson, avec des planches à J

Richardson—6 passagers.

Goel. paquebot Virginia, Miller, de la Mobile,

avec des peaux et 13 esclaves à ordre—10 pas-

sagers.

Bateau Fanny, Commeier, Mobile, sur lest—4

passagers.

Bateau Brother et Sister, J Kennedy, de la Mo-

bile avec du bois.

Arrivé au Phare du Bayou.

Bateau à vapeur St. John Featherston, de Ma-

disonville, avec 7 passagers.

Bateau à vapeur Planter, Blanchard, Natchitoch-

e, avec 71 balles coton à N Benoit, 70 à Man-

rin et O'Duhigg, 53 à Reynolds, Byrne et co. 17

à A Fisk et co. 4 à J Hagan et co. 56 à W Bullett,

17 à Peyroux, Rivarde et co. 8 à McLeod et

Campbell, 1 à R O Pritchard, 1 do 31 rouleaux

cuir, à E Stern, 33 do à W L Robeson, 4 à D

Mullion, 16 à V David, 6 à A L Debeux, 5 do

21 peaux de boue R Socorel, 47 do à B Sorbe—

20 passagers.

Goel. Creole, de la côte, avec 89 bts sucre à

W et J H Leverich.

Une goélette de la côte avec 21 bts sucre et

melasse à M Goodale.

Parti, le remorqueur Hercules, pour la Balize

et la Passe S. O. avec le navire Olympia, Wood,

pour Havre, à la remorque.

Le remorqueur Porpoise, pour la Balize et la

Passe S. O. avec un brick et une goélette à la

remorque.

Arrivés au Détour.

Les navires suivant, Hazard, de la Providence,

(R. I.) Morea, Hammond, de Boston; United

States, de N Y; rk; Margaret Scott, Kenard, do;

Lewis, Blunt, de Philadelphie; bricks Mexican,

de Portland; Jasper, de N York; Caroline, do;

Albert, de Boston; Liberator, de Bath; goélette

Despatch, de Belle Isle.

AVIS.

LES Persones qui ont pris des billets

à la Loterie du Chronomètre Fran-

çais, et d'une Montré à Répétition, à la

Lepine, sont priées de payer le montant

de leurs billets. On annoncera le jour et

le lieu du tirage, aussitôt la collection

faite. 25 Avril.

GRANDS FEUX D'ARTIFICES.

Près de la place d'Orléans, derrière le

Panorama.

M. John Adams annonce respectueuse-

ment aux dames et aux messieurs de la

Nile-Orléans et ses environs, que dans la

soirée de

DIMANCHE 27 Avril.

Il donnera une superbe représentation de

PYROTECHNIE,

Qui surpassera tout ce que l'on a vu

ici jusqu'à présent dans ce genre.

Les pièces choisies sont nouvelles, et

jamais peut-être une plus belle collection

de feux d'artifice n'aura été offerte au pu-

blic Américain.

Pour la description de ces pièces, con-

sultez les affiches.

Prix d'entrée: \$1, moitié prix pour les

enfants. Le prix est le même pour les per-

sonnes de couleur. On peut se procurer

des billets chez les libraires et dans les

hôtels de cette ville, ou à l'entrée du specta-

cle. 26 avril.

A LOUER.

LE hant de la maison située en

face de l'Hotel de Mme. Her-

ries, rue Chartres, entre St.

Louis et Toulouse. Le propriétaire ne

désirent la louer que jusqu'à la fin d'Oc-

THEATRE D'ORLEANS.

DIMANCHE 27 AVRIL 1828.

La dernière représentation de la saison, du

SOLITAIRE

Opéra en trois actes, paroles de Planard;

musique de Caraffa, orné de tout son

spectacle.

Suivi d'une Représentation du

DIPLOMATE.

Vaudeville en deux actes, de Scribe et

Mazères.

JEUDI 1^{er} MAI 1828.

Au bénéfice de MM. Parolot et Leblanc.

La première Représentation de la reprise de

GABRIELLE DE VERGY.

Tragédie en 5 actes et en vers de Dufloy

dans laquelle un amateur de cette

ville jouera le rôle de Coucy.

Suivie de la seconde Représentation de

La Villageoise Somnambule

ou

Les Deux Fiancées,

Vaudeville en 3 actes, de Dartois et Dupin.

En attendant—La lère. repris. de Mr.

De Pourcevaugne, opéra nouveau en 3 ac-

tes musique du célèbre